

Jean-Claude ZRYD

LE CHEMIN
DE MARTIN

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jean-Caude ZRYD, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

C'était un matin comme les autres.

Ce lundi de juillet était d'un bleu resplendissant et offrait encore une infinité de paysages. Comme tous les matins à l'aurore, les dernières brumes échappées des forêts montaient droit dans le ciel. De loin en loin, par delà les forêts, les montagnes, les premiers chants d'oiseaux retentissaient. Par la fenêtre ouverte de sa chambre, Martin entendait le chant d'une alouette des champs qui s'élevait doucement dans le ciel. Martin était encore allongé car il n'était encore que 5h30, mais le soleil qui s'était levé, lui avait doucement chauffé le visage au travers de la fenêtre. Sa fenêtre donnait sur un champ de lavande et, en fin de nuit, après le chant des grillons, les cigales avaient pris leur place pour entonner un hymne au soleil levant.

Martin se leva de son lit pour guetter au loin le soleil qui jouait à cache-cache avec les arbres de la forêt. Il était de belle stature et portait sur lui uniquement un caleçon long qui lui permettait de ne pas avoir trop chaud durant ces nuits d'été. Son lit consistait juste en une planche de bois avec quatre pieds, sur laquelle étaient posée une étoffe et un matelas de laine. Par-dessus, la couette, qui le réchauffait l'hiver, était descendue au pied de son lit et

repliée bien soigneusement. Il alla s'asseoir sur la petite chaise qui était posée dans un coin de sa chambre et commença à rouler une cigarette. Posant délicatement la feuille de papier sur la table, il prit une petite poignée de tabac dans la petite boîte qu'il réservait à cet usage. Celle-ci était un vieux souvenir et, en ce matin d'été, il se rappelait avec netteté du moment où son père la lui avait offerte.

C'était un matin tout doux comme celui-ci. Il n'avait encore que dix ans et vivait dans une petite maison à l'orée du village. Ses parents étaient des gens simples et bons en même temps. En prenant son tabac, il se souvint de l'odeur de sa mère qui émanait de ses parents. En effet, cela se passait en Dordogne et la culture la plus commune à cette époque était le tabac. Seuls les habitants du cru pouvaient posséder des terres et faire ces plantations, mais l'été et l'hiver, l'entretien de tous les champs et des granges où étaient remisées les feuilles de tabac, nécessitait plus de main d'œuvre qu'il n'y en avait dans le coin. Aussi, ses parents avaient-ils décidé de venir s'installer dans le coin pour devenir des ouvriers agricoles. Les travaux étaient pénibles. Du matin au soir, penchés dans les champs, la vie était bien dure et la terre bien basse.

PARENTS, JE VOUS AIME

Pourtant ses souvenirs, loin de l'écoeurer, lui avaient donné l'envie de participer aux travaux des champs. Sa mère rentrait le soir, malgré la fatigue se lisant sur son visage, elle trouvait encore le temps de lui lire une petite histoire avant qu'il ne s'endorme. Il se souvenait encore de son odeur, lorsqu'il se penchait vers elle pour qu'elle le prenne dans les bras afin de se faire câliner. Elle sentait la saine transpiration et les feuilles de tabac, ayant effleuré ses jambes toute la journée, lui enivrant la tête. A l'époque son père était l'homme le plus costaud du village. Et il aurait juré que n'importe qui n'aurait pu résister très longtemps à ce gaillard colossal. Il tenait son père pour un héros lorsque celui-ci, de fête en fête et de village en village, battait tous les autres hommes au bras de fer.

Un soir, alors qu'ils revenaient tous trois à pied des fêtes de Saint Cyprien, son père avait entouré son épaule de son bras musclé et lui avait confié cette petite blague à tabac. Elle n'était pas très jolie, toute de bois sombre, mais il l'avait gagné le jour même, lors de la fête, devant les yeux de son fils et celui-ci avait

encore eu une plus haute estime de son père, lorsque son adversaire avait exhibé de sa poche, cette boîte comme paiement du bras de fer perdu. Ce dernier, brave homme, avait serré la main du perdant et s'était emparé du fruit de sa victoire, affichant fièrement celui-ci devant tout le monde. Lorsque la nuit était arrivée, le long du chemin, les trois ombres projetées par la lune marchaient lentement sur le chemin. Son père, sa mère étaient fatigués mais heureux de cette fête. C'est alors que son père lui avait confié la boîte en lui soufflant ces mots :

- Comme ça, si un jour je pars, tu auras toujours un morceau de moi avec toi.

A l'époque, les mots n'avaient que très peu de sens aux oreilles du petit Martin, et la mort n'était pas autre chose qu'une très longue journée sans voir son père.

Ces mots avaient été repris plus tard, et avaient alors eu un tout autre sens, quand le père Vincent, prêtre de la paroisse de Saint Cyprien était venu le voir.

C'était un soir d'été comme celui-ci, le père s'était approché doucement de lui, comme à son habitude, avait commencé à lui parler des leçons de catéchisme que Martin suivait.

Puis de pensée en prières, le prêtre avait utilisé ces mêmes mots pour parler des parents de Martin :

- Tu sais, avait-il dit, un jour les gens partent. Ils vont rejoindre le Seigneur et sont alors des anges, voient tout ce qui se passe sur terre et donnent tout leur amour aux personnes qui restent. Tes parents étaient des personnes aimables et sont certainement aujourd'hui partis pour le Paradis.

A cet instant, les mots du prêtre étaient restés gravés dans la tête du petit garçon. Du haut de ses dix ans, il venait de comprendre que le « départ » tel que venait de le décrire l'ecclésiastique, n'appelait pas de retour. Il sentit alors son cœur se serrer très fort, comme ci, une force externe venait le compresser, comme si une énorme machine essayait de lui broyer la poitrine. Et, tout doucement, il sentit ses yeux s'embrumer, sa vision se disperser et se brouiller. Il pleurait. Il savait pourquoi il pleurait : il ne reverrait jamais plus ses parents.

Plus tard, on lui expliqua, avec des mots simples, la suite des événements ayant abouti à l'accident de ses parents. Marc, l'agriculteur chez lequel ils étaient employés, lui montra l'endroit où la machine avait rompu les câbles qui la retenait et s'était précipitée en bas de la pente. Elle avait alors pris une allure incroyable, et culbutant tel un énorme rocher,

elle était venue s'écraser en contrebas sur un groupe d'ouvriers qui ne l'avaient pas entendu. Ses parents faisaient partis de ce groupe.

Cette machine, Marc l'avait achetée récemment et s'en servait pour broyer toutes les branches d'arbres qui entouraient ses champs. Ce jour là, les ouvriers chargés de ce travail, avaient arrimé la machine à l'orée de la forêt dominant le champ de tabac dans lequel les parents de Martin travaillaient. La pause de midi était venue et tous s'étaient réunis dans le champ pour prendre la collation apportée par Yvette, la femme du propriétaire. C'est alors qu'un énorme craquement s'était fait entendre. Les ouvriers levèrent instantanément le regard pensant à un orage qui se profilait dans l'air. Un seul d'entre eux avait compris : il s'agissait de la machine à broyer. Il regardait bouche bée, cet énorme engin descendre vers eux. Les regards des autres se tournèrent vers lui et son visage crispé de peur. Ils comprirent alors tous. Mais la machine avait entamé une descente folle et allait, dans très peu de temps les rejoindre. La machine fonça, comme une furie, sur les cinq ouvriers présents. L'instant d'après, tout était fini. Le bruit implacable venait de s'arrêter ! La machine gisait deux mètres en contrebas du groupe, disloquée. Parmi les ouvriers, trois furent tués, les deux autres furent blessés aux jambes.

L'homme qui accompagnait Marc était l'un des deux rescapés. En narrant l'incident, les larmes lui montèrent aux yeux. C'est Marc qui dû finir de raconter à Martin les évènements, pendant que l'ouvrier, assis sur une pierre, sanglotait, tel un enfant perdu. L'atèle qu'il portait à la jambe droite, ne lui faisait pas mal, pourtant il pleurait à chaudes larmes et essayait d'un revers de manche les gouttes de pluie qui noyaient son chagrin. La suite du récit funèbre, Martin ne l'entendit qu'à travers une brume indéfinissable. Il comprit, dans cette sorte de brouillard, que ses parents n'avaient pas du souffrir, qu'ils étaient morts sur le coup, et que tout avait été fait pour, malgré tout, essayer de les sauver. C'était leur fin d'histoire à trois. La terrible conclusion de cette merveilleuse journée ayant commencé à sa naissance, dont le cordon, ce fil conducteur intemporel, venait d'être rompu. Martin l'avait compris, mais son cerveau n'avait plus rien enregistré de ce qui s'était passé par la suite.

Marc et Yvette l'avaient pris sous leurs ailes, des gens très gentils, lui ayant prodigué autant d'amour qu'ils pouvaient le faire. Mais dans le cœur de Martin, quelque chose s'était cassé. Une ficelle qui tenait son petit corps d'enfant, et qui le rendait heureux, s'était rompue, désintégrant sur son passage, toute la joie de vivre qui existait dans ce petit

bonhomme, cette machine infernale avait brisé une famille, fichu en l'air une vie et fait de lui un petit garçon triste. Malgré tous leurs efforts, Yvette et Marc n'étaient pas parvenus à refaire sourire cet enfant.

SAINT-MARCILLAC

C'est pour ça qu'en cet instant, le cœur de Martin s'était serré.

La vie, il le savait maintenant, était courte. Elle méritait d'être vécue, apportait des joies, des bonheurs, mais apportait aussi son lot de malheur. Martin, avait eu un lot bien plus gros qu'un cœur d'enfant pouvait en supporter. Au fond de ses yeux bleus délavés, le regard de l'homme, qu'il était devenu, en avait gardé une certaine tristesse, empêchant Martin d'aller aux fins de grandes joies et de s'épanouir pleinement au travers du bonheur.

Ce matin, cette boîte qu'il tenait à la main, avait un goût prononcé d'amertume, il y tenait très fort à cette blague à tabac. C'était le seul bonheur conservé des moments magiques de son enfance brisée.

Il la regardait en ce beau matin d'été, la tenait devant lui sur la table et des larmes perlaient de ses yeux bleus. Quelques secondes s'écoulèrent encore. Le temps comme suspendu en cet instant, resta accroché par le vol d'une alouette. Une larme laissait son sillon

sur la joue de Martin, elle tomba, malgré lui, sur la table. Emergeant de ses pensées, il continua lentement son geste, ouvrit la blague à tabac, extirpa une infime quantité du précieux produit et le déposa sur la feuille de papier. Il roula celle-ci avec précaution. Il lécha le papier sur toute la longueur afin de refermer la cigarette. Quand celle-ci fut terminée, les larmes s'étaient arrêtées de couler. Ses yeux étaient d'un bleu encore plus profond, mais son regard paraissait perdu au loin à travers la fenêtre lui faisant face.

Ce fut la cloche du village voisin qui sortit Martin de ses pensées. Il devait être six heures ! Tout n'était encore que beauté matinale. Le soleil n'avait pas eu le temps de chauffer jusqu'à brûler la terre ; le paysage se décomposait en différents tableaux grâce au soleil rasant. La deuxième salve provenant du beffroi voisin lui confirma son impression. Six heures venaient de sonner. Il devait se préparer pour se rendre au travail.

Martin se leva de sa chaise et se rendit auprès de la fenêtre. Il l'ouvrit, sentit la brise matinale lécher son visage tout en inondant sa chambre d'une agréable douceur après cette nuit torride. Le petit souffle du matin faisait frémir les arbres ; les branches remuaient doucement sous la poussée du vent.

Martin vint prendre le broc et la cuvette posés au sol. Il versa de l'eau dans la cuvette auparavant déposée sur la table. Le bruit de l'eau emplit la pièce, telle une cascade amenant une nouvelle fraîcheur. Il se passa de l'eau sur le visage et le torse. Sa peau réagit à cette sensation de bien-être par un léger frisson bienfaiteur. Après s'être abondamment aspergé, il s'essuya au moyen d'une serviette douce et propre sentant encore l'herbe sur laquelle elle avait séché. Appliquant longuement celle-ci sur son visage –il voulait ainsi faire disparaître les traces de ses pleurs et renaître sous un jour nouveau. Il enfila son tricot de corps, son pantalon. Il mit ensuite ses chaussures et laça lentement ses lacets. Il était très fier d'avoir ces chaussures. Elles lui avaient été offertes par son précédent employeur et constituait pour lui un bien précieux. Cela lui permettait d'être plus efficace qu'avec des sabots et d'aller plus vite sans avoir mal aux pieds. Aussi, prenait-il grand soin de les entretenir régulièrement en les graissant chaque fois qu'il le pouvait.

Il sortit sur le pas de la porte de sa chambre et sentit la brise commencer à se réchauffer. Il resta un instant là à contempler la nature qui l'entourait. Il vit au loin les forêts, à gauche et à droite les champs qui lui donnaient du travail. Du haut de la petite colline sur

laquelle était construite sa maison, il apercevait le village de Saint-Marcillac. Les premiers bruits montaient des habitations et il voyait sortir les premiers attelages des fermes pour se rendre dans les champs alentour. C'était un petit village qui pouvait s'enorgueillir d'un millier d'habitant. Les Marcillais, comme ils se définissaient eux-mêmes, étaient d'aimables paysans pour qui tout était prétexte à la fête. Martin n'avait pas vécu constamment ici, mais aimait revenir dans ce village pour sentir cette ambiance bon enfant qui régnait dans l'atmosphère. Le beffroi de Saint-Marcillac résonna à nouveau, indiquant qu'il était six heures et demie. Les premiers ouvriers sortaient des fermes et commençaient à se rendre à pieds dans les champs.

Martin était isolé dans la petite maison que lui louait le propriétaire, mais c'est cela qu'il aimait. Pouvoir vivre l'instant présent, sentir la nature et communier avec elle en un long silence dans lequel on avait l'impression d'entendre pousser les arbres, de voir se transformer les fleurs, de voir le vent pousser les graines d'un champ à l'autre. Au devant de la maison, un petit jardin était sur le devant.

Séparé par une allée du côté droit de la porte en sortant, il présentait d'innombrables fleurs que la femme du propriétaire venait tous

les jours entretenir. Dans son aile gauche, Martin avait planté un potager qu'il entretenait avec amour lui donnant de beaux légumes pour améliorer ses repas du soir. La maison n'était pas très grande, une chambre et une grande pièce mais, pour Martin, cela suffisait amplement ; aucun luxe supplémentaire ne lui paraissant nécessaire.

Malgré son aspect rustique, la maison offrait au passant un charme inattendu. Ses murs blancs tranchés de fenêtres aux contours du même bleu lavande que les volets, s'harmonisaient agréablement avec le paysage alentour. Les fenêtres de devant, l'une donnant dans la chambre et l'autre dans la pièce commune, étaient équitablement disposées sur le mur encadrant la porte d'entrée, si bien qu'un visiteur de passage pouvait imaginer que la maison était plus importante qu'elle n'en avait l'air. D'autres fenêtres, à l'arrière de la maison, donnaient sur l'orée de la forêt commençant à une centaine de mètres de celle-ci. Le parfait carré de la maison donnait une allure presque militaire, mais la vigne vierge courant tout le long des deux pignons, brisait l'austérité et ajoutait encore, un plus au charme champêtre du lieu. Le chemin de pierre qui passait devant la maison menait droit au village en longeant, sur la gauche, les champs de lavande et sur la droite les noyers et chênes,

ainsi qu'une seconde haie de petits arbustes permettant de faire du petit bois à l'occasion.

Martin pris une profonde inspiration et s'engagea sur le chemin. Ses pieds, bien tenus dans ses chaussures, l'emmenaient d'un pas léger malgré son mètre quatre vingt dix vers son travail. La seule chose à laquelle il ait prit vraiment un plaisir quotidiennement renouvelé, c'était de travailler cette terre, celle qui l'avait enfanté, qui lui avait donné tant de chose mais lui en ayant repris tant d'autres. Au long du chemin, se déroulait un paysage merveilleux. Tous les jours changeant, méritant un arrêt à chaque coin d'arbre pour se délecter de cette vue.

En premier lieu, « *le Vallon de la dernière* », nom de la colline sur laquelle avait été construit la maison qu'il habitait, était un vallon possédant un versant herbeux et sur l'autre versant trônait une magnifique forêt de cèdres. Cette dernière était d'ailleurs une aubaine pour le village, permettant, à tous les visiteurs, de découvrir la seule et plus grande forêts de cèdres de la région. Jalousement conservée, cette étendue commençait juste derrière la maison de Martin et lui permettait souvent de longues balades au cours desquelles il traversait un univers mystérieux. L'autre versant, plus simple, était constitué de champs de lavande, de blé et de maïs. Le visiteur,

découvrant les lieux, se trouverait certainement interpellé par la diversité des couleurs. En effet, les hasards des découpages historiques avaient fait qu'aucun champ d'une couleur ne côtoyait un champ de même couleur.

L'alternance de violet et vert pour les champs de lavande, de vert passant au jaune pour les champs de blé et de vert foncé pour les champs de maïs, faisait, de ce coteau de la colline, une toile de peintre aussi agréable à l'œil qu'un patchwork créé par quelque artiste. Chaque champ semblait délimité par une bordure verte, entouré d'une haie d'arbustes, permettant au vent d'Autan de ne pas emporter toutes les récoltes lors de ses furies d'automne. Ce « Vallon de la dernière » tenait d'ailleurs son nom de la maison où demeurait Martin, la dernière du village lorsqu'on descendait vers le sud.

Après la descente du « Vallon de la dernière », la vallée de l'Evrard se révélait au promeneur. Cette petite rivière commençait non loin, dans les montagnes avoisinantes, et possédait déjà un beau débit alors qu'elle venait d'émerger de sa source. C'est dans cette rivière que Martin aimait venir pêcher. Son coin de prédilection se trouvait être une petite anse naturelle formée dans les rochers par des siècles de ravinement. La rivière, à cet endroit, n'atteignait pas le mètre de profondeur mais

révélaient une couleur bleu turquoise provenant du reflet du ciel. Martin venait pêcher seul ici et apercevait souvent les Martins pêcheurs capturant le poisson. Quelques fois, ces derniers étaient plus rapides que lui et ramenaient, en peu de temps, plus de poisson que Martin, souvent bredouille.

Il aimait à se promener durant des heures. Il avait sa cachette sous un grand arbre, sous lequel se tenait un petit banc caché fait de branches ramassées ça et là et nouées entre elles par des lianes naturelles. Quand il venait, il prenait son banc, sa canne à pêche et parfois ne mettait même pas d'hameçon ou de vers. Il s'asseyait et contemplait la rivière, écoutait son bruissement doux à l'oreille. De temps à autre, il entrevoyait un animal sauvage qui venait se désaltérer non loin de lui. Un petit lapin, un blaireau de temps à autre, une biche troublaient de leurs passages le silence environnant.

Cette vallée possédait un charme indéfinissable. Les cyprès de loin en loin formaient une allée menant jusqu'au village. Ce dernier était implanté dans le fond du vallon, et les contreforts de murs qui constituaient autrefois les remparts du château, donnaient au passant l'impression d'un vaisseau à jamais suspendu dans le temps. Avant d'atteindre le village, l'Evrard venait se lover tout doucement sur le bord du chemin, le

côtoyer plusieurs fois, et même le traverser sous un pont construit au temps des Romains.

Les anciens avaient pour coutume de dire que ce pont ne dataient plus depuis longtemps de cette époque. Camille, le doyen du village, disait souvent, qu'il avait vu reconstruire ce pont par son père.

C'était après les inondations de 1885, et l'Evrard était sortie de son lit furieusement. Camille ajoutait toujours que ces jours avaient été les plus terribles pour le village.

LA FIN DU PONT

Au coin du feu des veillées villageoises, il racontait toujours cet événement en fin de soirée lorsque les plus petits étaient partis se coucher, et que les enfants un peu plus grands lui demandaient de raconter encore une fois les aventures de son père. Les enfants avaient toujours besoin de se faire peur et, quand Camille se mettait à entamer son conte, ils se serraient les uns contre les autres, prêts à affronter les froids dans le dos. Il commençait toujours son histoire ainsi :

« A cette époque, les temps étaient durs, les hivers très froids, et les loups rodaient autour des villages, effrayant les enfants avec leur cri de mort.... »

Les yeux écarquillés, les enfants du village écoutaient cette histoire qui durait toujours des heures et leur permettait de se coucher très tard. Ils entendaient la vie d'avant, comme l'appelait Camille, et se rapprochaient un peu plus du patriarche quand il arrivait au passage du pont.

« Un jour de fin novembre, commençait toujours ce passage, il avait plu tout le mois.

Les champs de la vallée commençaient à être inondés. Les Marcillais n'allaient plus travailler de peur de s'embourber trop profondément. En toute fin d'après midi du 28 Novembre, un énorme orage éclata. Les éclairs zébraient le ciel sans arrêt. Le tonnerre résonnait dans les montagnes, tel le rugissement d'un énorme animal furieux. Le bruit assourdissant trouvait un écho dans toutes les montagnes alentours. A peine cet énorme tambour s'arrêtait de battre, qu'un autre éclair déchirait les nuages et produisait des vibrations dans le sol. Seuls quelques rares habitants traversaient les rues pour se réfugier de porte en porte. La pluie tombait en déluge. Le rideau formé ne permettait même pas de voir la maison d'en face. J'avais alors 6 ans. Mon père et ma mère regardaient par la fenêtre et parlaient d'une fin du monde qu'ils avaient entendu à l'église. Ils essayaient de voir les voisins d'en face, ma mère tenant le rideau et mon père tentant de coller ses mains en une visière au-dessus des yeux, le front collé à la fenêtre. Chaque éclair remplissait la pièce principale où nous étions réunis, d'une lumière violente et la replongeait aussitôt dans la pâle clarté de l'unique bougie. Le vacarme était assourdissant et on avait l'impression que les montagnes se fracassaient sous les coups d'un marteau énorme.

L'orage dura plus de trois heures. La pluie redoublait d'instant en instant. Les éclairs, plus drus les uns que les autres, illuminaient sans arrêts les rues du village. L'eau tombée des montagnes coulait dans la rue principale tel un torrent furieux. Puis, ce fut le silence. Seules les grosses gouttes de pluie tombant sur les toits s'entendaient. La nuit, depuis longtemps tombée était d'un noir total. Les gouttes semblaient tomber de plus en plus fort, martelant notre toit de lauzes si fort qu'on avait du mal à se parler. Mes parents, qui au départ chuchotaient pour se parler et ne pas m'effrayer, ne faisaient plus attention à moi et parlaient fort pour s'entendre. L'averse redoublait encore. L'impression que jamais cela ne s'arrêterait était dans nos esprits. Je demandais à maman :

- Maman, pourquoi tu me serres si fort ?

- Pour ne pas que tu aies peur Camille, me répondait-elle.

- Mais j'ai pas peur. C'est juste de l'eau qui tombe sur notre toit et ça va s'arrêter bientôt. Hein maman ?

Mais elle ne répondait pas et continuait son étreinte.

L'eau semblait tambouriner très fort et accentuait son flux à chaque minute. Ma mère redoutait plus que tout l'eau. Elle avait vécu des événements traumatisants dû à l'eau dans

sa jeunesse et ne voulait pas en parler devant les enfants.

Telle une rivière avec des rapides, la rue principale n'avait même plus de délimitation. On ne voyait plus les trottoirs. Les caniveaux refluaient l'eau. Chaque caillou sur la route formait un obstacle qui ne mettait pas longtemps avant d'être emporté un peu plus bas.

La pluie s'arrêta aussi soudainement qu'elle avait commencé. Le silence qui suivit était encore plus angoissant. Soudain, les premiers grêlons commencèrent à tomber. Ils semblaient petits et éparpillés.

- C'est quoi maman, de la neige ?

Elle ne répondait toujours pas. Elle échangea un regard avec mon père, et ses épaules s'affaissèrent, comme si tout son corps ne pouvait plus tenir. L'instant d'après je compris que la pluie n'était rien d'autre que le début d'un véritable déluge. Les grêlons frappaient le toit de manière régulière. Ils rebondissaient sur la route à des hauteurs vertigineuses, tellement ils tombaient avec force. Leur chant funeste s'accroissait encore et encore. La rue s'emplit de leurs cadavres. Cette neige semblait dure comme des cailloux et recouvrait petit à petit le sol. Chaque grêlon faisait trembler la toiture. Mon père regardait vers le haut de la maison, le regard rempli de

peur. Le vacarme devenait véritablement assourdissant. On ne pouvait plus se parler. D'ailleurs personne, en cet instant, ne songeait à parler. Chacun émettait une prière muette, à destination d'un Dieu qui semblait vouloir leur imposer une épreuve de force à laquelle aucun d'entre nous ne pourrait résister.

Petit à petit, la rue devint invisible. Elle se couvrait d'une couche toujours plus épaisse de grêlons. Telle de la neige tombée durant la nuit, les petits cailloux blancs s'amoncelaient sans pouvoir fondre. Cette averse dura certainement presque une heure et grava à tout jamais les mémoires, du plus petit au plus grand.

Au bout de ce temps, qui paraissait incroyablement long, l'averse cessa brutalement. Le silence pesant s'abattit sur le village. La couche de grêlons sur la route dépassait largement la hauteur du genou d'un homme et personne ne se serait risquer à sortir. Lentement, les grêlons se mélangeaient, diminuaient, fondaient. Au bout d'une quinzaine de minutes, cette neige qui ressemblait plus à de la glace, fondit complètement. A ce moment précis, les petits torrents de montagnes étaient devenus des fleuves impétueux. Tous se déversaient dans l'Evrard, et celle-ci ne tarderait pas à

atteindre le niveau du pont. L'eau dévalait déjà furieusement la rue.

Un énorme fracas vint briser le silence de la rue, seulement rempli du ruissellement du torrent d'eau. Le père Grégoire, notre voisin d'en face sortit en trombe. Ses sabots, étaient submergés par l'eau qui couraient le long de ses mollets.

Il mis la main en visière au-dessus de ses yeux. Son regard se porta au sud de la ville. Il plissa les yeux. Puis sa main retomba mollement le long de son corps. Sa bouche resta ouverte en un grand cri muet. Ses yeux, d'habitude petits et enfoncés, s'agrandirent, ne formant plus que deux billes.

Mon père qui s'était habillé pour sortir, se tenait dans l'entrebâillement de la porte d'entrée ouverte. Son regard croisa celui de Grégoire et tous les deux regardèrent alors dans la même direction. Mon père n'eut pas le temps de finir de boutonner son manteau. Lui aussi, ses bras ballants le long du corps, regardait ce spectacle hallucinant.

Le pont, qui permettait l'entrée de la ville, venait d'être emporté dans un bruit d'enfer à vous glacer les sangs.

Mon père hurla à la cantonade :

- le pont ! le pont a été emporté par l'Evrard !

Un à un les hommes sortirent de leur maison pour constater les dégâts. Tous visiblement assommés d'un spectacle aussi incroyable.

Ce n'est que le lendemain, au petit jour que je pu voir l'œuvre d'une rivière en colère. Les petites cascades dans lesquelles nous jouions avec mes camarades de classe, étaient devenues des torrents. L'Evrard, d'habitude petit ruisseau presque à sec l'été, qui avait du mal à remplir tout son lit, s'étendait maintenant quasiment comme un fleuve. De loin en loin, des arbres étaient affalés, déracinés. Les champs de la vallée n'étaient même plus visibles. Seules quelques haies dépassaient des eaux stagnantes dans le val. Des arbres, des sapins, avaient été entraînés par les eaux des montagnes et gisaient le long de ce que l'on devinait être les bordures de l'Evrard. Le seul pont qui permettait de franchir la rivière pour pénétrer dans le village avait disparu. Emporté au loin par une furie disparue aussi rapidement qu'elle était apparue. Quelques tas de pierres prouvaient, à ceux qui ne pouvaient le croire, qu'un pont avait existé.

Les hommes se mirent au travail dès le lendemain. Si un homme pouvait encore traverser la rivière en nageant, ce n'était plus le cas des charrettes. Et il fallait à tout prix

réparer le pont pour pouvoir reprendre le travail des champs, pour que les animaux puissent être récupérés dans les champs où ils se trouvaient au moment de l'orage, et pour que les dégâts puissent être réparés.

Tous les hommes valides vinrent donner un coup de main. Même le père Grégoire, qui du haut de ses quatre vingt ans marchait avec une canne, était venu encourager les jeunes hommes et leur apporter à boire pour les aider. Il fallut d'abord rassembler des pierres, étayer l'arche et reconstruire aussi solidement qu'avant, ce qui avait été un pont Romain.

Trois semaines furent nécessaires aux cinquante hommes du village pour remettre en état le pont. Des semaines au cours desquelles, nous les jeunes enfants étions ravis. Nous étions tous en train de courir partout dans les rues, car l'école avait été suspendue faute d'instituteur. Celui-ci, venant de la vallée voisine, ne pouvait plus traverser la rivière et donc ne pouvait plus venir nous faire l'école. Ce furent trois semaines durant lesquelles tout le village fut solidaire. On voyait les femmes se succéder à tour de rôle pour apporter à boire aux hommes. Les hommes se relayer pour amener et faire le ciment. Des équipes se former pour chercher et tailler les pierres.

Ah, à cette époque la solidarité existait vraiment ! »

Et c'est toujours ainsi que Camille finissait son histoire. Il était alors temps, pour les enfants d'aller au lit. Le temps de faire quelques cauchemars, de se couvrir les yeux avec les couvertures lorsqu'il pleuvait dehors, pour ne plus penser à cette histoire. Le temps pour les adultes de prendre son manteau et de repartir de la salle municipale, de regagner nos maisons par petits groupes, se remémorant les passages marquants de l'histoire de Camille. Le temps pour les plus grands des enfants de faire peur au plus jeunes avec les loups et la pluie...

L'ÉTÉ

En arrivant près du village, Martin pensait à l'histoire de Camille et en traversant le pont, il songea à cette époque où des hommes, courageux comme des chevaux, transportaient des pierres énormes pour pouvoir remettre en ordre ce passage vital, lien ultime entre la vallée et Saint-Marcillac.

Aux abords du village, Martin perçut le bruit des chevaux que l'on sortait pour commencer les travaux des champs. Sur sa droite, la forêt escaladait la montagne jusqu'à son sommet et on devinait presque encore les passages des torrents furieux qui avaient détruit sur leurs passages les arbres et tracé des routes inutiles.

Les montagnes qui entouraient Saint-Marcillac n'étaient pas très élevées. Elles ne dépassaient pas les mille deux cent mètres pour le mont Aguillac, qui était le plus élevé de la vallée de l'Evrard. Malgré tout, les hivers produisaient leur lot de neige et donnaient aux montagnes un manteau blanc qu'elles gardaient jusqu'au printemps. Martin connaissait bien ce

village et ses paysages, même s'il n'en était pas natif. Il connaissait toutes les histoires des gens du cru, sur les légendes, les anecdotes. Il connaissait Saint-Marcillac depuis quinze ans.

Après l'accident de ses parents, il avait été recueilli par les propriétaires chez lesquels travaillaient ses parents, Marc et Yvette. Il avait vécu chez eux et ces derniers, qui n'avaient jamais pu avoir d'enfants, avaient considéré Martin comme leur fils. Lui apportant douceur, réconfort et amour. Martin les aimait bien, mais pour autant, il n'avait jamais pu reporter l'amour de ses parents sur ces parents adoptifs. Leur gentillesse, leur tendresse, lui avait permis de tenir le coup et de ne pas sombrer totalement à l'époque. Martin essayait de son mieux de leur rendre l'amour qu'ils lui donnaient mais savait, au fond de lui-même, que ce n'était pas la même chose.

Tous les étés, Marc et Yvette avaient l'habitude de partir de leur Dordogne natale et de Saint-Cyprien, pour se rendre à Saint-Marcillac. Ces petites vacances étaient l'occasion pour eux de retrouver une partie de leur famille. En effet, le frère de Marc était parti depuis longtemps de la Dordogne et de son tabac pour comprendre encore mieux la terre, disait-il. Il avait atterri ici, à Saint-Marcillac, où il avait l'impression que la nature

permettait des cultures plus variées et plus intéressantes.

Les vacances d'été étaient donc marquées par les préparatifs de départ de la Dordogne. Pendant qu'Yvette et Martin préparaient les bagages, Marc donnait à l'ouvrier le plus ancien les derniers conseils pour mener à bien les récoltes. Le départ se faisait toujours vers la fin de juillet, après les moissons de blé. Le retour était prévu pour le mois de septembre, pour être prêt pour l'école de Martin. L'arrivée de Martin dans leur foyer avait changé cette coutume, mais les faisait rentrer un peu plus tôt qu'auparavant. Avant, ils ne revenaient que fin septembre, au moment où il fallait rentrer les feuilles de tabac pour les faire sécher. Mais depuis qu'ils avaient recueilli Martin, ils revenaient de vacances au début de septembre pour pouvoir faire la rentrée des classes.

Avant le départ, il y avait mille choses à régler et Yvette tenait toujours un petit cahier avec des listes des événements et des choses à ne pas oublier. La veille du départ, Marc et Yvette reprenaient ensemble ce cahier et, méthodiquement, étudiaient les différents points pour voir s'ils avaient pensé à en parler à leur ouvrier. Régulièrement, Marc devait courir le soir à la maison de leur ouvrier pour lui donner les derniers points oubliés la veille.

Ils partaient toujours très tôt le matin. La maison se réveillait à quatre heures. Les bagages avaient été rangés la veille au soir dans le coffre de la voiture. Marc était quasiment, avec le Maire et l'Instituteur, le seul à posséder une voiture. Cette authentique TrACTION retenait son attention au moins quatre fois par an au cours desquelles, il prenait soin de démonter et remonter entièrement le moteur. Régulièrement aussi, il l'astiquait. Il avait pris l'habitude de le faire devant chez lui et saluait au passage tous les enfants coquins par quelques jets d'eau. Il était fier d'avoir pu acheter cette automobile et la mettait aussi souvent que besoin à la disposition des villageois, quand l'urgence le demandait. Cela se produisait notamment lorsqu'une Cyprienne devait accoucher. Souvent, les gens du village faisaient appel à une sage-femme plutôt que d'aller à l'hôpital, mais parfois, les conditions méritaient que l'on conduise au plus vite la future mère en clinique. Cela était arrivé plusieurs qu'un ouvrier vienne déranger la maison durant la nuit, et que Marc prenne le volant de la voiture pour conduire sa femme enceinte à l'hôpital. A chaque fois, Marc en avait éprouvé une grande fierté.

Vers quatre heures trente, tout le monde était fin prêt. Lavés, avec un petit-déjeuner des plus simples dans le ventre, nous montions tous

trois à bord de l'engin. Marc conduisait tout le chemin, c'était le seul à avoir le permis de conduire. Yvette venait toujours à l'arrière avec Martin car elle disait qu'elle avait peur à l'avant. Ce qui d'ailleurs, arrangeait bien Marc puisqu'il détestait être dérangé lorsqu'il conduisait. Le voyage durait presque toute une journée. Ils traversaient des paysages que Martin trouvaient fabuleux, des forêts toujours renouvelées, des champs immaculés, des landes désertes. Chaque année, Martin constatait qu'il aimait de plus en plus la nature. A peu près au milieu du trajet, Marc s'arrêtait. C'était souvent vers la mi-journée, et c'est le moment qu'Yvette choisissait pour sortir le panier contenant le pique-nique qu'elle avait préparé la veille.

C'était toujours une vraie fête que de s'arrêter au beau milieu de nulle part. Marc garait la voiture dans un petit chemin, et Yvette et Martin prenaient le panier et la nappe pour installer le repas au milieu du champ. Yvette avait préparé avec amour ce petit repas, faisant des sandwichs au pâté, ayant cuit un poulet, et surtout pensé à amener la bouteille de vin qu'ils buvaient. Ils avaient pris l'habitude d'en donner à Martin et celui-ci se faisait une joie de ce voyage rien qu'à l'idée de faire comme les grands et de boire un petit fond de verre de ce doux breuvage. Après le repas, Marc

entamait toujours une petite sieste allongé dans l'herbe et Yvette en profitait pour ranger. Martin, quant à lui, en profitait pour s'échapper et découvrir de nouveaux endroits. Il savait qu'il avait une petite demi-heure pour batifoler et essayer de voir des animaux. Parfois, il découvrait des mantes religieuses. D'autres fois, il avait même aperçu une biche qui s'échappait pour rejoindre un bois. Pour Martin, ce voyage était toujours une aventure et avait à chaque fois un goût de nouveauté.

L'arrivée à Saint-Marcillac se faisait toujours vers les quatre heures de l'après-midi « seize heures » grommelait toujours Marc à Yvette, lorsqu'elle lui donnait l'heure. Les ouvriers dans les champs ne manquaient pas de saluer celui qu'ils appelaient « le frère », étant donné que c'était le frère de leur patron. Martin admirait toujours ce petit village, et appréciait particulièrement l'arrivée par ce pont dont il apprit plus tard les aventures. Cette arrivée ne se faisait jamais sans une ultime pause, à environ dix kilomètres de là. Yvette en profitait pour remettre de l'ordre à ses habits, pour ranger un peu la voiture et Marc utilisait ce temps pour nettoyer les traces de boues accumulées au cours du trajet. ils arrivaient toujours sous le soleil, avec une voiture étincelante. Ce qui faisait toujours dire à Yves, le frère de Marc, sur le ton de la plaisanterie,

qu'il avait l'impression que Marc sortait tout juste du garage de la maison d'en face, et que si c'était le cas, il pouvait venir plus souvent et plus tôt !

Les embrassades étaient pleines d'entrain. Yves était marié à Jeanne, une petite femme du cru pleine de joie, et ils avaient tous deux eu quatre beaux garçons. Les cris de joie retentissaient, les bisous pleuvaient même pour Martin qui, dès les premières fois aussi, avait été considéré comme le fils de Marc et Yvette. La bonne venait aussi saluer l'arrivée des « touristes » comme on les appelait aussi. Les ouvriers qui étaient à la tâche à la ferme d'Yves passaient un par un saluer la famille, ayant toujours un mot gentil. Cela prenait souvent une heure jusqu'à ce que tout le monde soit venu saluer.

Après ces retrouvailles, Yves aidait Marc et Martin à décharger la voiture et à installer les bagages dans la chambre qui leur était réservée. Au début, Martin s'était senti très mal à l'aise. Il se demandait ce qu'allait penser Yves et Jeanne et leurs enfants, de cet intrus qu'il se considérait être. Mais ces derniers lui montrèrent sa chambre, jouxtant celle de Marc et Yvette, et au bout du couloir, il vit les chambres des garçons. Jeanne lui dit aussitôt d'aller rejoindre le petit dernier Jean, qui jouait dans sa chambre. Tout de suite, les

deux enfants s'étaient pris d'amitié. la différence d'âge entre eux étant minime, pas plus d'un an, Jean et Martin devinrent inséparables dans toutes les actions qu'ils entreprenaient. Et on pouvait en être sûr, quand on en cherchait un, on pouvait trouver l'autre.

Les premiers soirs étaient entièrement consacrés à raconter les dernières anecdotes des deux villages et souvent, les familles allaient au lit très tard. Dans le village de Saint-Marcillac, c'était d'ailleurs la seule maison à veiller aussi tard ces soirées là. Les autres étaient fatigués d'une journée harassante passée sous un soleil brûlant, mais Yves et Jeanne et leurs enfants en oubliaient la fatigue. Souvent, les enfants étaient associés à ces soirées et passaient leur temps à écouter les histoires des uns et des autres, buvant et s'abreuvant des paroles des grands pour distiller le lendemain toute cette connaissance a leurs camarades. Les histoires faisaient rapidement le tour de Saint-Marcillac, et les enfants embellissaient bien souvent certaines histoires, qui finissaient souvent en légendes à la fin du village.

Les soirées suivantes étaient consacrées à faire le tour des connaissances d'Yves et Jeanne. Cela consistait, ni plus ni moins, à faire le tour du village et à y rencontrer tous les habitants qui n'étaient pas venus les saluer. Au

début, Martin s'était senti un peu à l'écart de toute cette bonne humeur, mais les gens n'avaient pas l'esprit mal tourné et aucun n'aurait osé questionné le petit bonhomme, comme on l'appelait alors. Martin avait suivi le premier tour du village avec anxiété et s'était demandé, à chaque porte, si sa place était bien là. Mais l'année suivante, il avait compris que personne ne lui voulait de mal dans ce village, et il fut enchanté de faire le tour des connaissances. Aux temps où ils étaient encore vivants, ses parents étant plutôt casaniers et, en dehors des fêtes, ils ne voyaient pas grand monde. Avec Marc et Yvette, les vacances à Saint-Marcillac semblaient être le bout du monde et une ouverture vers d'autres aventures pour le petit Martin. Les poignées de main de cette tournée du village était chaleureuses pour Marc et les embrassades toujours sincères. Chaque femme du village attendait le petit bonhomme avec qui, un bonbon, qui une sucrerie ou encore un petit objet fabriqué à la main. A l'issue de la seconde année, Martin avait complètement intégré le village, et les Marcillais le considéraient, comme Marc et Yvette, presque comme un des leurs.

C'étaient de vraies vacances pour Martin. A Saint-Cyprien, il travaillait et aidait Marc dans les travaux des champs. Cela ne lui déplaisait pas, mais pour un enfant de onze ans

à peine cela semblait bien laborieux. En revanche, à Saint-Marcillac, il jouait quasiment tout le mois d'Août avec les enfants d'Yves et Jeanne. Particulièrement avec Jean qui était de loin le plus proche. Ils faisaient ensemble des tas de choses des découvertes, des inventions, des escapades.

Martin se souvenait encore du jour où ils s'étaient égarés et perdus tous les deux dans la montagne. Martin avait alors quatorze ans et Jean treize à l'époque.

L'AGUILLAC RATÉ

Ils s'étaient pris tous les deux l'idée de faire une marche la plus rapide vers le sommet de l'Aguillac. La randonnée avait été préparée avec soin par chacun. Ils avaient étudié ensemble l'unique carte de la région que possédait Yves. Ils avaient préparé durant toute une semaine, cette escapade en cachette de leurs parents, et avaient même réussi à la dissimuler aux frères de Jean. La veille au soir, ils s'étaient chacun préparé dans leur chambre. Martin avait prévu un petit sac à dos et un peu de nourriture pour ne pas être trop ralenti dans sa course. Jean était gourmand et avait préféré jouer la prudence, emportant avec lui son casse-croûte de quatre heures qu'il n'avait pas englouti et une grande gourde d'eau. Ils avaient la veille écouté les parents parler du temps qu'il ferait le lendemain, en avait conclu qu'ils pouvaient partir, comprenant que l'orage n'arriverait pas cette journée là. Martin avait décidé de passer par un chemin qu'il avait repéré à l'Ouest, tandis que Jean passerait par l'Est. La montagne étant orientée au Sud et donnant sur le village, ils avaient eu largement

le temps d'étudier le parcours qu'ils feraient l'un et l'autre.

Comme la carte devait rester à la maison pour ne pas éveiller les soupçons, ils avaient chacun décrit en grandes étapes le parcours à exécuter. Martin avait « emprunté » deux feuilles sur le tableau d'affichage de la Mairie, et en avait confié une à Jean pour qu'il puisse écrire son chemin. Il s'agissait d'avis de la Mairie quant aux coupes de bois et aux chemins forestiers. Les termes employés dans les lettres étaient trop administratifs et Martin et Jean avaient conclu que subtiliser ces écrits ne dérangerait personne.

Martin décrivait à grands traits les éléments qui lui permettraient de se repérer dans son escapade :

- « prendre à droite après le beffroi
- suivre le chemin jusqu'à un grand pin avec un rocher à droite
- tourner doucement sur la gauche
- rejoindre l'éperon rocheux
- filer tout droit vers le dernier chêne
- doubler le chêne à gauche et suivre le chemin des mules jusqu'au sommet. »

Jean de son côté fut beaucoup plus précis, et écrivit son chemin sous forme d'une très longue lettre :

« Passer la rivière en la longeant sur la gauche, puis au troisième lacet vers la droite, laisser la rivière sur la gauche. S'éloigner dans le champ de Patrick jusqu'à atteindre la forêt. Traverser la forêt jusqu'à la clairière aux champignons. Trouver le plus grand arbre de cette clairière et tourner à gauche dans le dos de cet arbre. Traverser la forêt en longeant l'orée située en bas. Une fois la fin de la forêt, suivre le chemin de pierre qui rejoint le calvaire. Au calvaire, tourner sur la droite et foncer sur l'éboulis rocheux. Passer à gauche de l'éboulis et le longer jusqu'au sommet de l'Aguillac. »

La feuille rapportée par Martin avait tout juste été suffisante pour que Jean y écrive toutes ses instructions, et il dut finir avec une écriture toute petite pour y inscrire les dernières étapes. La veille de leur départ prévu, les deux compères avaient tout préparé et se regardaient de temps à autres durant la soirée pour savoir si l'un ou l'autre allait se dégonfler. Mais ils savaient l'un comme l'autre qu'ils iraient jusqu'au bout, et étaient sûrs l'un et l'autre d'arriver le premier au sommet.

Le matin arriva et tous les deux n'avaient pas bien dormi de peur de rater leur départ. Attendant que toute la maison fut partie après le petit-déjeuner, ils retournèrent, chacun dans leur chambre, chercher le sac à dos qu'ils

avaient caché sous leurs lits. Pour éviter de passer devant la grange, dans laquelle s'affairaient les femmes, ils passèrent par le grenier pour rejoindre l'étable. Ils se retrouvèrent dehors en un clin d'œil sans que personne ne les vit. D'ailleurs, même si on les avait vus, hormis leurs sacs à dos, rien n'aurait pu les trahir et trahir leur secret. Un peu avant neuf heures ils se retrouvèrent sur la place du village, où il n'y avait plus personne, car les gens vauquaient à leurs occupations.

Les autres enfants jouant dans les prés, les adultes occupés dans les champs, seuls quelques chiens traînaient dans les parages.

Ils savaient tous deux qu'il fallait environ six heures pour monter et descendre de l'Aguillac. Ce qui faisait en gros trois heures trente de montée et deux heures trente de descente. Avec leur repérage, ils espéraient bien gagner une heure en montée et au moins une demi-heure en descente. L'important c'était de toute façon d'arriver avant l'autre. Ils seraient en tous cas redescendus avant le goûter de cinq heures, et personne ne pourrait rien leur dire et ne se douterait même de leur périple.

Ils attendirent patiemment les cloches consultant consciencieusement les notes qui décrivaient leurs chemins respectifs. Martin était nerveux et se sentait fort, mais il savait